

Marie José Thériault
Mystère et sortilèges

Marie José Thériault, *Les Demoiselles de Numidie*, Boréal Express, 1984

Danielle Marcotte

Number 17, February–March 1985

Littérature québécoise 1984

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/20265ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Marcotte, D. (1985). Marie José Thériault : mystère et sortilèges / Marie José Thériault, *Les Demoiselles de Numidie*, Boréal Express, 1984. *Nuit blanche, le magazine du livre*, (17), 48–49.



Photo A. M. Guérineau

Marie José Thériault

MARIE JOSÉ THÉRIAULT

Mystère et sortilèges

Initiée dès l'âge de seize ans à la scène, Marie José Thériault a poursuivi pendant près de vingt ans une carrière cahotique entre la danse et la chanson.

*Déjà un peu connue par la chanson, la fille d'Yves Thériault décide de s'affirmer à son tour comme écrivain et se consacre presque exclusivement à son oeuvre littéraire, commencée en 1972. Après avoir privilégié la poésie, le conte et les nouvelles, Marie José Thériault vient de signer, avec *Les Demoiselles de Numidie*, son premier roman.*

Un nom comme un curriculum vitae. De grands yeux profonds sous une tête bouclée, lourdement parée de pendants d'oreilles et de colliers. Un visage austère s'illuminant à l'improviste d'un sourire un rien narquois, mais généreux. D'où vient que j'aie l'impression de me trouver devant une romanichelle diseuse de bonne aventure? Sont-ce les parures ou l'acuité du regard? Ou parce que je sais la passion de cette femme pour la musique tzigane et la danse flamenco? Mystère et sortilèges flottent autour de nous. Se pourrait-il que je les doive à un relent loin-

tain des *Demoiselles de Numidie*, m'accompagnant en ces lieux et troublant à l'envi mon imagination fébrile?

Marie José Thériault, atablée devant moi, savoure sa bière à petites gorgées et lance un coup d'oeil perfide à mon minuscule magnétophone. «Avec moi, ça ne marche jamais ces appareils-là.» Je m'en sers depuis six ans et je n'ai jamais eu d'ennuis. Je ne pourrais plus m'en passer. Je touche du bois. Elle sourit. La complicité s'établit.

Nous parlons durant de longues minutes des aléas de la vie de pigiste avec laquelle Marie Josée Thériault vient de renouer; d'écriture et d'édition aussi, passions que nous partageons et dont nous subissons, avec une égale inconstance, les joies et les tourments.

L'auteure des *Demoiselles de Numidie* vient de connaître un automne houleux. Outre la parution de ce premier roman, au Boréal Express, Marie José Thériault s'est rendue en Europe recevoir le Prix littéraire Canada-Suisse 1984. Ce prix lui a été décerné pour le recueil *Invariance* suivi de *Célébration du prince*, paru en 1982 aux Éditions du Noroît.

À peine ses valises déposées, Marie José Thériault se voit contrainte de quitter le poste de directrice littéraire des éditions Hurtubise HMH, poste qu'elle occupait depuis neuf ans. Un différend qui s'éternisait et s'envenimait a provoqué la rupture qui en a étonné plus d'un.

Nuit Blanche — *Cela n'a pas été trop douloureux?*

Marie Josée Thériault — C'est un mal pour un bien. Sans cet incident, je n'aurais peut-être pas eu le courage d'abandonner le confort et la sécurité d'un salaire pour choisir de me consacrer à l'écriture. C'est chose faite maintenant. Il ne me reste plus qu'à écrire. Beaucoup.

Dans la chaleur de son appartement, cette femme que hantent les paysages de la Toscane, de la Grèce et de l'Afrique du Nord, savoure ces longues journées d'écriture tandis que le monde alentour lutte contre les premières agressions de l'hiver. (Notre rencontre a lieu début décembre.)

M.J.T. — Je n'ai jamais eu de journées aussi remplies que depuis que je me consacre exclusivement à l'écriture. Pigiste, il faut foncer, provoquer des choses.

Outre ses présentations à «La ronde des livres», les conférences et la tournée de promotion qui l'accapare actuellement («C'est vrai qu'un prix européen ça te fait démarrer ici! Je m'étais toujours refusé d'y croire...»), Marie José Thériault travaille à une série d'articles sur les différents genres romanesques à l'intention des jeunes lecteurs de *Vidéo-presse*. Mais c'est la fiction qui a ses faveurs.

M.J.T. — Je ne sais jamais quelle forme va prendre ce que j'ai à dire avant de m'installer devant ma machine à écrire. C'est fou d'ailleurs ce que me coûte le simple geste d'insérer une feuille de papier sous le chariot. Tout ce que je peux faire pour retarder ce moment! Quand je suis face à ma machine, on peut dire que le tiers du travail est fait. Ce qui est long à sortir, c'est la première phrase. Une fois la première phrase tapée, je sais comment va s'enchaîner le reste. Pas avant. Mais dès ce moment, je sais quelle forme prendra le récit, quel rythme, quelles tournures, quels mots je vais utiliser. Parfois, je

suis complètement happée par un passage. C'est ce qui m'est arrivé pour l'épisode où Ćulic succombe à l'envoûtement des «Demoiselles». Je l'ai écrit d'un trait, comme ça, sans ponctuation. La fièvre.

Marie José Thériault a passé de longs mois à écrire, puis récrire ce roman.

M.J.T. — Mon éditeur ne partageait pas les mêmes vues que moi sur l'importance des lettres que rédige le commandant Giusti à sa fille. C'est remarquable d'ailleurs que plusieurs hommes se braquent contre le personnage de Giusti, dont ils jugent peut-être le comportement trop féminin. Ces lettres, moi, j'y tenais comme à la prune de mes yeux. Sans elles, j'avais l'impression que le roman me fondait dans les mains. Ce n'était plus qu'un charmant tableau. Je suis très reconnaissante à Antoine Del Busso d'avoir su, malgré ses réticences sur ce point, se pénétrer de ma vision des choses et respecter mon oeuvre.

N.B. — *La critique n'a-t-elle pas reproché à ce roman une écriture trop recherchée, spéciale?*

M.J.T. — En mer, la précision du vocabulaire est une question de vie. Parles-en à ceux qui font de la voile. L'écoute n'est pas, ne peut pas être, le-petit-bout-de-corde-en-avant-à-droite. Le temps de trouver ça, tu risques d'avoir chaviré. Le vocabulaire marin m'est très familier. Il a coloré mon enfance. Lorsque mon père était pris d'une rage de partir, il prenait crayons et papiers, sa femme, ses enfants (dans l'ordre) et s'embarquait. C'est sur un cargo, le *Maria Thérèse G.* précisément, que j'ai fait ma première traversée de l'Atlantique. Tous ces mots, c'est là que je les ai appris, là aussi que j'ai appris à respecter l'importance de chaque mot. Mais c'est vrai que je cherche toujours le mot exact pour exprimer tel sentiment, pour faire naître telle image. La langue française est tellement riche: on dirait qu'il n'y a pas deux parfaits synonymes. Tu te rends compte?

Rentrée chez moi, je me demande quel synonyme de sortilège ou de fatalité retiendrait Marie José Thériault pour expliquer que mon fidèle (sic!) magnétophone n'a rien retenu de notre entretien. Elle m'avait pourtant prévenue!... Combien d'autres choses Marie José Thériault distingue-t-elle dans le brouillard, que nous ne percevons peut-être jamais? Et si les *Demoiselles de Numidie* existaient vraiment? ■

Propos recueillis par Danielle Marcotte

Marie José Thériault, *Les Demoiselles de Numidie*, Boréal Express, 1984.

